

Recherches sociographiques



Claude-Marie GAGNON, *La littérature populaire religieuse au Québec : sa diffusion, ses modèles et ses héros*

Guy Laperrière

Volume 29, Number 1, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056350ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056350ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperrière, G. (1988). Review of [Claude-Marie GAGNON, *La littérature populaire religieuse au Québec : sa diffusion, ses modèles et ses héros*]. *Recherches sociographiques*, 29(1), 131–135. <https://doi.org/10.7202/056350ar>

donne une liste des personnes qui ont contribué à sa recherche. Le livre se présente de façon chronologique dans ses grandes divisions, mais une certaine confusion règne à l'intérieur des chapitres. L'éditeur n'a pas cru utile d'ajouter un index à ce livre destiné au grand public. Mais on nous promet « une suite ».

Quel est l'intérêt scientifique de ce livre ? Les spécialistes des médias au Québec s'y ennuièrent fermement, à moins de chercher dans cette riche collection de potins quelques traces inédites de la recette du succès de Quebecor (sans accent sur le e !). Mais son auteur s'en est déjà expliqué sur plusieurs tribunes, et d'autres se sont chargés d'écrire des histoires de la presse québécoise. Les analystes de l'*entrepreneurship* au Québec y trouveront peut-être quelques renseignements sur la gestion de Quebecor ou la philosophie des affaires de son grand patron. Les historiens s'arracheront les cheveux à reconstituer la trame chronologique des événements. Sérieusement, il ne faut pas demander à ce livre ce qu'il n'a pas promis (oublions que la couverture arrière nous promet de nous expliquer « Comment bâtir un empire de 350 millions de dollars »). Mais voulez-vous connaître la « surprenante passion de Pierre Péladeau pour Beethoven, comment son chauffeur a provoqué son divorce, sa vie sentimentale trépidante » ? Nous voici sur la piste des trois S ! Cependant, deux de ces S sont absents du livre.

Claude MARTIN

*Département de communication,
Université de Montréal.*

Claude-Marie GAGNON, *La littérature populaire religieuse au Québec : sa diffusion, ses modèles et ses héros*, Québec, Cahiers de recherches en sciences de la religion, 1986, 335p. (« Études et documents en sciences de la religion ».)

Il faut marquer d'une pierre blanche la publication du livre de C.-M. Gagnon sur la littérature religieuse populaire. Certains se souviendront sans doute qu'en 1974, Victor-Lévy Beaulieu avait publié un *Manuel de la petite littérature du Québec* où, sur un ton à l'emporte-pièce, il vilipendait toute cette production de troisième ordre qu'il organisait autour de la thématique du « rapetissement de la vie ». Le ton hyperboliquement dénonciateur tenait presque lieu d'analyse... Rien de tel dans l'ouvrage de Claude-Marie Gagnon qui, pourtant, nous le verrons plus loin, partage en partie le point de vue de Beaulieu sur le caractère dévalorisant de ces pieuses biographies de jeunes malades et mystiques. Comme le souligne Benoît Lacroix dans sa préface, l'auteur « opère dans la sérénité, la compréhension, la finesse [...] » et la bienveillance (p. 13). Lacroix exagère un peu, comme tout bon préfacier, mais on s'accordera à dire que Gagnon vise plus à l'analyse qu'au réquisitoire.

En fait, C.-M. Gagnon étudie ici la spiritualité populaire au Québec durant l'entre-deux-guerres et, plus particulièrement, la place de tout premier plan qu'y a occupée sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et ses émules québécois. Elle le fait du point de vue d'une spécialiste de la paralittérature — elle fait d'ailleurs partie du Groupe de recherche en paralittérature de l'Université Laval — et son étude se trouve ainsi placée au confluent de

trois domaines disciplinaires : la littérature, l'histoire et les sciences religieuses, auxquels on peut ajouter la psychanalyse dont elle tâte avec beaucoup d'à-propos. L'importance de l'ouvrage vient de cet examen d'une littérature populaire : trop souvent en effet, nos spécialistes des idéologies n'en ont que pour les « grands » auteurs et négligent par trop ces textes à grande diffusion qui marquent certainement autant la société que les éditoriaux ou les manifestes de la jeune génération collégienne...

Au centre de l'ouvrage, la figure de Thérèse Martin (1873-1897), plus vivante à notre mémoire collective depuis qu'elle a été portée à l'écran par Alain Cavalier (1986). « Convertie » à treize ans à la Noël 1886, Thérèse entre au Carmel de Lisieux à quinze ans (1888). Devenue malade, elle écrit ses souvenirs à partir de 1894 et meurt trois ans plus tard, à l'âge de vingt-quatre ans. Un an jour pour jour après sa mort, cette autobiographie est publiée : c'est *l'Histoire d'une âme*, qui connaîtra un succès phénoménal, y compris au Québec, où l'origine normande de l'auteur n'est sans doute pas un facteur négligeable. Sa spiritualité de la « petite voie » et de l'« enfance spirituelle » deviendra une voie royale de la spiritualité dans le premier tiers du XX^e siècle. Elle est béatifiée en 1923, canonisée en 1925, et dès lors ses imitateurs se multiplient. C.-M. Gagnon fait bien état des différentes études thérésiennes et s'arrête en particulier aux critiques psychanalytiques de Six, Stein ou Maître. *L'Histoire d'une âme* est l'autobiographie d'une adolescente, ce qui explique sans doute son succès auprès des jeunes. L'ascétisme de l'adolescent correspond à une soif de l'absolu. En regardant l'attrance de la carmélite pour la souffrance et les mortifications qu'elle s'inflige, les auteurs précités en arrivent à décrire « un être qui, pour plusieurs raisons, est resté bloqué à la phase ascétique pubertaire de l'adolescence » (p. 167). C.-M. Gagnon remarque finement que, tout en diagnostiquant la névrose, ces auteurs continuent d'admettre la sainteté de Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ce modèle, on voudra l'imiter au Québec, particulièrement durant les années 1930. Gagnon en étudie cinq manifestations, de type différent : l'enfant, l'étudiant, la religieuse, la malade et la laïque. Il convient de noter à quel point toutes ces manifestations et la littérature qui en découle arrivent en force durant la crise des années 1930. Marthe Sasseville meurt en 1930, Thérèse Gélinas en 1934 ; leurs biographies sont publiées respectivement en 1931 et 1936 : ce sont les deux enfants. L'étudiant Gérard Raymond meurt en 1932 ; son *Journal* est publié en 1937. Mère Marie Sainte-Cécile-de-Rome, la religieuse, meurt en 1929 ; son journal est publié en 1934. Marie-Claire Tremblay, la malade, meurt en 1939, et l'apostolat de la laïque, Cécile Chalifoux, se déroule dans les années trente, jusqu'au moment où la maladie la contraint à garder le lit à partir de 1940. Si on ajoute à cela la prédication rigoriste du Père Lacouture (1931-1939) et celle de son disciple l'abbé Henri Saey, qui va encore plus loin, si on pense aussi à toute l'émotion suscitée en 1937 par la mort du frère André, on ne peut s'empêcher de noter la « densité spirituelle » de ces années, dont plusieurs autres manifestations sont par ailleurs bien connues (l'Action catholique spécialisée ou *La Relève*, pour ne citer que celles-là).

Outre la perspective spirituelle des années trente, à mettre en relation avec la crise, on peut aussi relever des traits plus caractéristiques des années vingt, par exemple le lien avec les missions — dont sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait été proclamée la patronne — mais surtout avec le nationalisme. On se souvient que c'est en 1925 qu'ont été béatifiés, puis canonisés en 1930, ceux qu'on a appelés les « martyrs canadiens », en même temps qu'étaient canonisés toute une série de saints et de saintes françaises très populaires au

Québec, de sainte Jeanne d'Arc ou du curé d'Ars à saint Jean Eudes ou Marguerite-Marie Alacoque. La même passion nationaliste accompagnait les montées sur les autels françaises que les canadiennes, et on ne se surprendra pas de voir que le clergé canadien-français voudra trouver au Canada français même des « vedettes » de la sainteté authentiquement locales, Thérèse de l'Enfant-Jésus étant en quelque sorte le modèle le plus accessible.

Il ne faudrait pas croire que les cinq biographies présentées ici sont les seules qui aient été produites au Québec, bien au contraire. Claude-Marie Gagnon les a sélectionnées parmi une cinquantaine de biographies et autobiographies parues entre 1880 et 1960, dont on regrette d'ailleurs qu'elle ne fournisse pas la liste. Il vaut la peine de jeter un regard, même rapide, sur les cinq retenues. Le premier modèle est celui de l'enfant, et le type qu'on nous présente est celui de Thérèse Gélinas, dont la biographie par le père Nadeau, o.m.i., a connu un tirage de quarante mille. L'auteur la présente comme « une créature des Oblats » (p. 191), et c'est par le biais des prix scolaires qu'elle aurait envahi les foyers canadiens. Thérèse Gélinas, au prénom prédestiné, est issue d'une famille ouvrière trifluvienne. Elle meurt à neuf ans, sans que rien de vraiment particulier ait marqué sa vie : en ce sens, une large part du récit de Nadeau relève de l'imagination. On peut dire à peu près la même chose de la biographie de Marthe Sasseville, petite fille gaspésienne morte à cinq ans.

Mieux vaut passer de suite aux deux véritables héros de ce livre : Gérard Raymond et Mère Marie Sainte-Cécile-de-Rome, beaucoup plus connus, et pour cause. Gérard Raymond (1912-1932) est né à Québec (Saint-Sauveur) de milieu ouvrier. Il entre au Petit Séminaire de Québec en 1924 — on peut noter que Jean-Charles Bonenfant fut son confrère. Atteint de tuberculose, il doit quitter le Séminaire au début de 1932 et meurt quelques mois plus tard, à dix-neuf ans, à l'hôpital Laval. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il a rédigé son journal, qui sera publié en 1937. Auparavant, un prêtre du Séminaire, l'abbé Oscar Genest, directeur spirituel des élèves, avait publié sa biographie, *Une âme d'élite* (1933), destinée avant tout aux étudiants des collèges classiques, mais également aux milieux populaires dont Gérard Raymond était issu. Le règlement tient une grande place dans la vie du jeune homme, les mortifications et même le désir du martyre sont des valeurs omniprésentes. L'abbé Genest propage également son « culte » par des conférences à travers toute la province, et cela porte fruit puisque, dans la correspondance reçue, on voit que des gens parlent même de « St Gérald [*sic*] Raymond » ! Le tapage diminue cependant après 1937, année de l'introduction de la cause de béatification à Rome. Notons aussi que Gérard Raymond fut président de l'A.C.J.C. au Séminaire, et que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus figurait parmi ses modèles.

On trouve plusieurs traits semblables chez Dina Bélanger (1897-1929), en religion Mère Marie Sainte-Cécile-de-Rome, des Religieuses de Jésus-Marie, à ceci près que l'héroïne est issue des milieux bourgeois, et que l'édition de son autobiographie, par Dom Léonce Crenier, prieur de Saint-Benoît-du-Lac, vise un public nettement plus cultivé. Il faut dire aussi que, dans ce cas-ci, le parallèle est plus facile à établir avec la carmélite de Lisieux. *Une vie dans le Christ* est publié en 1934 et connaîtra un grand succès. Une préface de Camille Roy met en conjonction l'hagiographie et le nationalisme. Comme Gérard Raymond, Dina Bélanger lit très tôt la vie de la petite Thérèse, se donne un règlement de vie et désire le martyre. L'amour, la souffrance et le désir sexuel se trouvent inextricablement mêlés dans son œuvre, où Dieu apparaît sous la forme du « Divin

Substitué». C.-M. Gagnon trace un parallèle saisissant entre les écrits de la religieuse et les romans sentimentaux de la même époque; la structure amoureuse en est la même: amour éperdu entre deux êtres, opposition d'un intrus (pour la religieuse: le Démon), victoire et fusion des deux amants (dans l'hagiographie, cette fusion se fait par la mort). Mais les écrits de Marie Sainte-Cécile-de-Rome ne susciteront guère d'enthousiasme en dehors des milieux de religieuses. Parmi les facteurs d'insuccès, l'auteur note que Dina Bélanger appartenait à une congrégation relativement secondaire et peu répandue au Québec, et que ses écrits (deux volumes de 250 pages) s'adressaient plutôt à une élite.

Les deux derniers chapitres présentent «la malade» et «la laïque», Marie-Claire Tremblay et Cécile Chalifoux. La vie de Marie-Claire Tremblay (1916-1939), malade à onze ans, qui entre au sanatorium à dix-sept ans et meurt de tuberculose quatre ans plus tard, est décrite dans une biographie du dominicain Pierre Tremblay publiée en 1949, à partir de son journal intime tenu entre 1933 et 1935 et où les offrandes et les sacrifices tiennent la plus grande place. La jeune malade avait même fondé, à l'hôpital de Plessisville où elle se trouvait, un groupe d'action catholique qui s'appellera d'abord le groupe Pie XI avant de prendre le nom de «Bergères de Pie XI». Quant à Cécile Chalifoux (1910-1944), elle a vécu à Saint-Henri, quartier ouvrier de Montréal. À cause de problèmes de santé, elle a dû être retirée de l'école à l'âge de douze ans. Guérie grâce à sa dévotion intense à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle participe pleinement au mouvement d'apostolat missionnaire, fondant un cercle missionnaire en 1933. Elle subit l'influence de l'abbé Saey, s'infligeant moult mortifications, y compris le fouet. Sa biographie sera écrite et publiée par une de ses admiratrices et amies, Aline Lesage, en 1950. Ce qui est frappant ici, c'est que ni la biographie de Marie-Claire Tremblay (1949), ni celle de Cécile Chalifoux (1950) ne connaîtront de succès. Pourtant, elles sont écrites de la même encre que celles des années 1930. On dirait que ce qui réussissait dans les années trente ne réussit plus après la guerre, du moins dans la même mesure: bien d'autres indices invitent d'ailleurs à penser qu'un certain type de catholicisme a connu son sommet au Québec dans la période de l'entre-deux-guerres.

En conclusion, l'auteur montre comment ces «saints populaires», raillés par les théologiens — elle fait ici un heureux rapprochement avec *Aurore, l'enfant martyre*, méprisée des littéraires — sont complètement disparus de la mémoire collective avec la révolution tranquille, ce qui fait que son travail en est vraiment un d'exhumation.

On ne peut qu'applaudir à ce travail patient qui restitue un pan de l'histoire québécoise que, collectivement, on voudrait bien avoir oublié... Cela ne dispense cependant pas d'examiner le type d'interprétation proposé et d'y trouver éventuellement à redire. Disons d'emblée qu'il n'est pas de notre intention de prôner le genre hagiographique à l'eau de rose affectionné par les auteurs des dites biographies pieuses. Mais Claude-Marie Gagnon me semble verser quelque peu dans l'excès inverse, sans pousser toutefois, nous l'avons dit plus haut, jusqu'à la caricature ou à la dérision dont se contentent trop souvent d'autres auteurs. Elle ne semble pas admettre que la mortification et l'ascétisme, ou encore la souffrance assumée, puissent être autre chose que du masochisme, ce qui revient à nier le caractère sain de tout un côté de l'expérience spirituelle ou mystique — dont je m'empresse de dire que je suis loin d'être un expert... Elle parle ainsi d'«une spiritualité masochiste» (titre de la p. 286), ou elle écrit des phrases comme celle-ci: «Le Jésus de Thérèse a les même [*sic*] traits sadiques que celui de Marie-Sainte-Cécile-de-Rome» (p. 251). Il faudrait pouvoir en arriver à saisir l'expérience spirituelle pour ce

qu'elle est, ce que tente de faire l'histoire de la spiritualité, qui est chez nous dans les langes. Qui, par exemple, s'est intéressé au livre de Ghislaine Boucher, r.j.m., *Dina Bélanger (Marie Sainte-Cécile-de-Rome, 1897-1929). Itinéraire spirituel* (Montréal, Paulines, 1983, 221p.), préparé dans le cadre de la cause de béatification? Il serait fascinant de lire une appréciation de Claude-Marie Gagnon sur cet ouvrage.

Il faut hélas, avant de clore ce compte rendu, faire état d'aspects beaucoup moins intéressants de ce livre. En résumé, il n'a pas eu d'éditeur! Les cinq chapitres que nous avons présentés, et qui forment le corps de l'ouvrage, sont précédés de trois autres qui sentent beaucoup trop la recherche post-doctorale. On y traite des modèles hagiographiques et du développement des bibliothèques et de la lecture au Québec. Ces sujets ont certes leur place, mais ils auraient gagné à être ramassés en un seul chapitre beaucoup plus rapide. D'autant que ces pages ne tiennent pas compte d'ouvrages aussi importants sur la question que ceux de Serge Gagnon sur l'hagiographie (*Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, 1978) ou de Marcel Lajeunesse sur les bibliothèques paroissiales (*Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, 1982). Comment ne pas regretter aussi — mais là, l'auteur n'y est pour rien — que le remarquable ouvrage de Claude Savart sur le livre catholique, témoin de la conscience religieuse (*Les catholiques en France au XIX^e siècle; le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, 718p.) n'ait pu être ici exploité! C'est une riche mine dont on n'a pas fini d'exploiter les filons.

Nos lamentations ne s'arrêtent pas là. Écrit vers 1982, l'ouvrage n'a paru que quatre ans plus tard, et il souffre de ce retard. Comme c'est le travail d'une de ces jeunes diplômées pour lesquelles aucun poste universitaire ne peut s'ouvrir — elles ont le tort d'être nées trop tard — on ne s'est pas gêné pour sabrer dans le manuscrit. C'est ainsi que la bibliographie a subi des coupes sombres: les livres traitant de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'apparaissent nulle part, et les écrits qui sont le sujet principal de l'étude ne figurent même pas en bibliographie! Les notes sont innombrables et je défie quiconque de se retrouver dans tous les *op. cit.* qui les jonchent. Les sous-titres ont été plaqués à travers les chapitres après-coup et sont souvent artificiels. On aurait avantageusement remplacé les quelques poèmes pieux de l'Appendice par un index qui se serait révélé ici de première utilité. Enfin et surtout, les innombrables coquilles et fautes de toutes sortes déparent irrémédiablement l'ouvrage. Signalons quelques perles qui font plus rire que pleurer: «les lectures du clergé rurales» (p. 81), le frère Didace, récollet, «décédé le 21 février 1969» (p. 132), «l'argent IXE 13» (p. 193), «Etudien» pour Studien (p. 313), sans compter ces accents circonflexes qu'on prodigue généreusement sur «dévot» et sur les passés simples «fut» et «eut». Je n'ai jamais vu pareille négligence, surtout à l'université.

Il est vraiment regrettable que ces défauts viennent ternir un ouvrage qui aurait mérité un meilleur sort. Car il a l'énorme avantage de restituer dans l'histoire québécoise un aspect qu'on en avait — consciemment ou non — presque totalement évacué, du moins dans le monde savant: celui de l'histoire de la spiritualité, pratiquement absente de l'histoire religieuse québécoise des XIX^e et XX^e siècles. C'est donc une lecture qui s'impose pour compléter la synthèse, forcément discrète à ce chapitre, de Jean Hamelin et Nicole Gagnon sur l'histoire du catholicisme québécois au XX^e siècle.

Guy LAPERRIÈRE

Département de sciences humaines,
Université de Sherbrooke.